

## LES ETOURNEAUX

Janvier 1984, le soir vient doucement sur la ville éternelle. En transit vers le sud, j'ai quitté quelques instants plus tôt la Stazione Termini pour atteindre, au hasard, le rond parfait de la Piazza della Repubblica et ses bistrotts sous les arcades. Dix-sept heures trente, l'air doux et l'agitation romaine s'accordent à merveille, et je sens sous mes doigts la buée de mon verre de pastis. Du temps à ne rien faire, à regarder sans le voir, par-dessus les toits, le ciel d'un soir d'hiver sur Rome. Un ciel du sud aux couleurs délavées, promesse de vent ou de soleil pour le lendemain. Auditeur distrait des bruits de la place, où se mêlent les bavardages des passants, le mégaphone d'une maigre manifestation communiste et les pétarades des Vespa, des babillages d'oiseaux me parviennent. Ils semblent provenir des cyprès qui cernent le Musée national Romain. Ornithologue amateur mais passionné, je filtre instinctivement la rumeur de la ville et identifie les causeries du soir des dortoirs de moineaux et d'étourneaux.

Les sociétés d'oiseaux ont ceci de passionnant qu'elles engendrent des organisations souvent complexes dont l'étude suscite de multiples hypothèses. Nombre d'entre elles font d'ailleurs encore l'objet d'interrogations. Les piailllements des moineaux du Musée National me rappellent ainsi le propos étonnant du naturaliste lorrain Jean-Marie Pelt. Ces « piafs » encore communs, bien que semblant disparaître de nos paysages urbains, et parvenus jusqu'à nous en suivant la progression des Huns vers l'ouest, procéderaient à la régulation de leur population à la faveur de ces rassemblements bruyants. S'égosillant à se faire peur, ils se mettraient, selon J.-M. Pelt, en situation de stress, stérilisant les individus les plus faibles (ou les plus mélomanes...). En serait-il de même de nos jeunes gens dans les « raves » d'aujourd'hui ?

Et puis soudain, dans le jour finissant, « ils » arrivent, nuée sombre, tantôt fluide et massive, et brusquement disloquée comme agitée de soubresauts incohérents. Des dizaines, des centaines de milliers, peut-être davantage : des étourneaux... Pour l'instant ils sont là-bas, vers Santa Maria Maggiore ou la Piazza Vittorio Emanuele. Leur voltige est fantastique. Au gré de leurs mouvements, leur troupe décrit dans le ciel toutes les nuances du gris bleu au noir le plus sombre. Je tente en vain de saisir les mécanismes de ce ballet fantastique, mais il faudrait des « arrêts sur image » pour identifier le début d'un changement de figure. Qui pilote ces acrobaties et quel est leur but ? Je me souviens avoir lu semblables interrogations dans les ouvrages de Paul Géroudet, grâce auquel ma passion a gagné en connaissance : « *Soudain, c'est l'envol général, un rassemblement instantané en groupe compact d'une cohésion étonnante. Sitôt agrégée à la masse, l'individu semble pris dans la discipline collective...Quelle volonté coordonne ces mouvements ? Par quel miracle l'ordre peut-il régner entre ces oiseaux si rapprochés ?...On ne se lasse pas de suivre leurs mouvements et de s'étonner de la précision et de la perfection de leurs manœuvres. Tous restent dans le rang –si l'on peut dire-, chacun garde ses distances, aucun ne rompt l'ensemble ou ne se sépare, et pourtant il n'est pas le chef. L'individu s'est fondu dans la collectivité et une seule conscience anime toute la volée* » (sic).

Les voilà sur la place, nuit précoce, dans un bourdonnement d'essaim. Des brigades décrochent, rompant les acrobaties aériennes de la troupe pour s'abattre sur les cyprès du Musée National et s'égosiller aussitôt. En grappes successives, la masse s'écoule vers les arbres sans qu'il soit possible d'identifier des ordres de manœuvre précis. Et bientôt les arbres ploient sous leurs fruits de plumes tandis qu'un vacarme de cascade noie l'ambiance urbaine. Consternés, les citadins s'écartent, passent au large craignant l'injure. La nuit et les étourneaux sont désormais maîtres de l'espace. Salut volatiles incroyables, je vous cède à mon tour la place, j'ai un avion dans une heure pour Reggio...

Souvenir d'un soir, en transit à Rome, et voici que dix ans plus tard ces images aériennes et les commentaires de Géroudet me suggèrent d'étonnantes analogies : « ...il n'est pas de chef. L'individu s'est fondu dans la collectivité et une seule conscience anime toute la volée... ». Géroudet écrivait ces lignes en 1957 et je ne sais si, depuis, quelqu'observateur attentif, éthologue de surcroît, a confirmé ou infirmé ses dires. J'ignore toujours tout des modes de navigation des étourneaux et de leurs fantaisies à « tagger » le ciel ; mais leurs évolutions donnent l'impression d'un chaos organisé, analogue à des bouffées turbulentes de longueur d'onde variable, piloté par des attracteurs étranges dont les équations me sont inconnues. La masse est un tout allant vers un objectif défini, mais chacune de ses particules s'agrège plus ou moins à celles qui lui sont proches, créant ainsi des sortes de phénomènes de contagion provisoire qu'amortissent les éléments plus éloignés non instruits de ces agitations transitoires locales. Réactions en chaîne ? Régulation en temps réel réactive près des perturbations, adaptatives loin d'elles, afin que la cohésion de l'ensemble soit maintenue vers l'objectif et que le vol ne se transforme pas en catastrophe aérienne ? Un groupe étire-t-il la volée en longueur de façon exagérée qu'il est aussitôt rejoint par le gros de la troupe, comme s'il existait une distance maximale au-delà de laquelle l'unité serait irrémédiablement rompue. Peut-être ne s'agit-il là que d'une règle de prudence destinée à limiter les risques d'attaques aériennes sur des individus isolés.

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans les sociétés d'hommes intelligents ? Longtemps j'ai cru en l'orchestration de notre « manège » par quelques malfaisants de connivence, profitant de l'ignorance du plus grand nombre. Certes, à l'évidence, quelques margoulins développent localement leurs magouilles ; d'autres, sans doute plus vertueux, refont le monde à l'échelle d'un canton. Parfois la contagion saute d'un Etat à l'autre, d'un continent à l'autre. Phénomènes de modes plus ou moins éphémères dont se délectent les économistes et les sociologues, ces ornithologues de l'homo supposé sapiens. Certes les bouffées turbulentes d'origine humaine sont infiniment plus variées que celles des volées d'étourneaux. Mais pourquoi les mécanismes transitoires de régulation des agitations humaines ne seraient-ils pas analogues ? Géroudet semble croire en l'existence d' « une seule conscience ». Peut-être une conscience de sauvegarde de l'espèce. Il doit en être de même des sociétés humaines à des échelles d'espace et de temps certainement différentes ; cependant, des intelligences individuelles plus développées peuvent également être capables, à l'inverse des étourneaux qui semblent œuvrer pour le bien de tous, de produire des mouvements erratiques plus amples et plus durables, générateurs de catastrophes locales que la « collectivité » doit finalement tenter de réparer. Et pourtant l'espèce humaine est toujours là, et plutôt prolifique, comme celle des étourneaux qui savent s'accommoder (encore ?) de nos évolutions pourtant si

meurtrières pour d'autres espèces. Mouvements économiques et sociaux chaotiques, parties d'un tout en route vers le grand dortoir final, quelque part dans l'univers...

Quand on pense que l'étourneau serait selon certains le symbole de l'étourderie, il n'est que temps de réhabiliter un volatile dont les comportements semblent aussi proches des nôtres.

Michel Desbordes

Assas, 14 janvier 1995